

Zeitschrift:	Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber:	Société fribourgeoise d'éducation
Band:	44 (1915)
Heft:	17
Rubrik:	Échos de la presse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

En 1912, une nouvelle section pour enfants s'établit à Villars-sur-Glâne, qui compte 36 membres.

En 1913, une nouvelle section s'ouvre à Morlon, avec 10 membres ; à Fribourg, une section allemande s'établit, avec 60 adultes et 20 enfants ; nouvelle section à la Providence, sous le patronage de saint Louis, avec 58 membres.

A Attalens, les sections sont au nombre de trois ; celle des adultes avec 18 membres ; celle des garçons avec 34 membres et celle des filles, qui en compte 46.

A Fribourg, la section pour ouvriers *Alexandra* compte actuellement 52 adultes et la section académique *Salubritas* voit le nombre de ses membres s'élever de 20 à 30.

Dr ANDRÉ SAVOY.

ÉCHOS DE LA PRESSE

Aux cours de vacances qui ont eu lieu à Lucerne, M. Georges de Montenach a prononcé un très beau discours sur la question de l'Education nationale dans ses rapports avec la tradition. Nous en extrayons les passages suivants :

Il y a une crise de l'idéal, elle est générale en Europe, espérons que la terrible tourmente que nous traversons y mettra un terme, et ramènera les esprits à goûter davantage les biens supérieurs qu'on avait partout négligés pour satisfaire les appétits et les jouissances.

Nous catholiques, nous n'avons cessé de combattre ce matérialisme qui s'insinuait dans tous les domaines, et c'est pourquoi nous avons aujourd'hui certainement moins de responsabilités que d'autres, car nous avions prévu les dangers que court le pays, car nous en avions inlassablement dénoncé les causes.

Mais, malgré nos efforts, nous nous sommes trouvés trop faibles devant la poussée qui s'est produite ; nos digues ont été emportées et nous devons reconnaître que l'utilitarisme triomphant a forcé la porte de nos écoles, parvenant à dominer le plan de nos programmes d'étude et faisant tendre de plus en plus notre système d'enseignement vers des buts immédiatement pratiques, au détriment de ces conceptions d'ordre supérieur qui mettaient à la base de tout le devoir, et non pas le progrès.

Nos ancêtres n'avaient pas besoin d'étudier le problème de l'éducation nationale ; ils la pratiquaient comme on fait beaucoup de choses, sans le savoir. En effet, les vénérables éducateurs d'autrefois ne songeaient qu'à deux choses : former des chrétiens et des citoyens, et les deux mots de patrie et de religion revenaient toujours sur leurs lèvres, immortels et profonds comme le ciel d'où ils viennent et la terre où ils tombent.

Lorsque ces éducateurs avaient réussi à allumer dans la conscience ces deux foyers incandescents de lumière et de chaleur, quand ils avaient fait des chrétiens et des patriotes, ils s'estimaient satisfaits ;

ils avaient activé dans l'âme de leurs disciples le double feu du ciel et de la terre : le feu de la terre, c'est-à-dire le sentiment du patriottisme ; le feu du ciel, l'amour de Dieu, et alors ces éducateurs se disaient en montrant leurs élèves : « Voilà des natures fortes ; elles sont capables de tout. » Et, en effet, elles avaient l'étoffe des héros, c'est-à-dire le dévouement et l'enthousiasme.....

Je disais tout à l'heure que nous avions moins de responsabilités, nous, catholiques suisses, dans les défaillances sociales qui rendent l'œuvre de formation de l'esprit suisse nécessaire, cela est vrai jusqu'à un certain point, puisque nous avons toujours combattu en faveur des principes qui assurent et perpétuent la santé des nations. Cependant, permettez-moi de vous le dire, nous sommes tombés parfois dans d'étranges contradictions, car nous avons trop mollement défendu et même parfois légèrement sacrifié les choses qui servaient de cadre et de piédestal à l'esprit suisse et sans lesquels il ne pouvait être que déformé et amoindri ! Nous avons célébré la simplicité et pratiqué le luxe, nous avons mis l'honnêteté au-dessus de tout et participé à la recherche de l'enrichissement à tout prix ; nous avons voulu concilier le respect des traditions avec le mépris du passé, nous avons voulu rester religieux, tout en acceptant la suppression d'une foule d'habitudes religieuses, nous avons voulu rester patriotes, en devenant cosmopolites dans nos goûts et dans nos mœurs ; nous avons voulu conserver intacte la classe paysanne en favorisant la création d'hôtels dans tous nos centres ruraux ; nous avons voulu demeurer de purs Suisses en attirant chez nous l'étranger par tous les moyens de la réclame, par tout un système d'attraction ; nous avons voulu rester indépendants, et nous avons étroitement lié nos intérêts économiques à ceux des puissances voisines ; nous avons célébré la liberté comme le principal de nos biens et nous nous sommes asservis. Ne nous étonnons donc pas d'assister au flottement des esprits, à des défaillances, à des inquiétudes, tout cela le fruit naturel d'une situation générale qui s'est peu à peu produite avec l'accord tacite des défenseurs attitrés de l'idéal.....

M. André Beaunier, l'un des écrivains les plus fermement attachés à la littérature des traditions, a publié un livre d'une importance capitale pour la défense des idées que nous exprimons ici. Il l'a intitulé : *L'homme qui a perdu son moi* : c'est-à-dire qui a supprimé toutes ses affections naturelles afin de mettre lui-même à la place de ce moi douloureusement évincé les seules déductions de la science...

Loin de satisfaire son être et de le grandir, cette étroite spécialisation l'amoindrit, le paralyse, en fait un isolé et un égoïste.

A combien d'exemplaires ne voit-on pas sortir de nos collèges et de nos universités le *jeune homme qui a perdu son moi* ; son moi social en abandonnant la profession de ses pères, son moi local en s'expatriant, son moi moral en devenant avide de jouissances et d'argent, son moi civique en oubliant le sens de ses atavismes, de ses destinées historiques, son moi patriotique et religieux en devenant indifférent à toutes les grandes causes.

Garder ce moi, avec une sollicitude constante : telle doit être notre préoccupation dominante, si nous voulons multiplier les vrais et utiles citoyens, ceux qui, dans la cité, sont actifs et militants, ceux, enfin,

pour qui le patriotisme ne sera pas formule vague et imprécise, mais un véritable générateur de mouvement et de force.

Voici de quelle manière éloquente M. de Montenach a terminé son magnifique discours.

Le but de notre réunion de ces jours-ci, Messieurs, est bien de chercher les moyens de retremper et de faire durer l'âme nationale.

Eh bien, l'abandon de tous nos traits caractéristiques la met en péril et il serait vain de chercher des moyens d'action pédagogiques sur les esprits si nous laissons ces derniers continuer à se détourner des choses qui leur conviennent.

De véritables citoyens suisses ne peuvent plus s'élever dans nos villes incohérentes et cosmopolitisées, de véritables paysans suisses ne peuvent plus se recruter dans des villages saturés d'infiltration citadine et livrés à l'exploitation hôtelière, de véritables coeurs suisses ne résisteront pas à la transformation générale de notre pays, telle qu'elle s'accomplit aujourd'hui sous nos yeux et c'est pourquoi, si nous voulons mettre un terme à cette transformation, nous devons nous tourner vers les enfants de nos écoles et leur dire : *Gardez-vous d'abîmer l'héritage que vous ont légué vos parents :*

Un trésor est caché dedans.

* * *

Ecole en plein air pour Sénégalaïs. — A Nice, onze heures du matin. Le soleil commence à taper fort. Les ombres s'allongent, nettes, les platanes sont tout verts de jeunes feuilles, et l'on sent déjà l'été dans l'air tiède et parfumé.

C'est dans un quartier un peu éloigné du centre de la ville. Une courte rue bordée d'un côté par quelques maisons, de l'autre par un large pré dont l'herbe rase est d'un vert cru. Une compagnie de Sénégalaïs a établi ses quartiers dans une grange, caserne primitive. La porte ouverte laisse voir la paille qui sert de lits et les fourniments suspendus aux planchettes qui forment séparations.

Deux ou trois sentinelles, immobiles comme de noires statues aux yeux d'email, gardent les issues.

Dans l'étroite rue, jusque-là déserte, c'est une animation extraordinaire. Des groupes de sous-officiers, des blancs, ceux-là, stationnent. Un officier passe, affairé, et toutes les mains noires font le salut militaire.

Arrive une petite voiture de mercerie autour de laquelle s'empressent les soldats. Ils achètent des cartes postales, du fil, des bretelles, des miroirs. Et ce sont des hésitations, des discussions qui n'en finissent plus. Acheter, pour les peuples primitifs, est toute une affaire. On se méfie, on joue au plus fin ; marchander ajoute au plaisir.

Les passants, des femmes qui reviennent de faire des provisions, un panier au bras, des enfants qui sortent de l'école, s'arrêtent pour regarder ces sauvages si facilement apprivoisés.

Le pré, en face, offre un spectacle des plus pittoresques. Là est un véritable campement qui évoque quelque village africain. Les palmiers, les néfliers, les eucalyptus qui, dans le fond, se dressent sur le ciel bleu, ajoutent à l'illusion.

Un toit de paille abrite la « popote » en plein air. Des feuilles de

palmiers, sèches, servent de porte à une cabane en planches. Le couvert est vite mis. On s'assied à terre par groupes sympathiques. Les uns mangent de bel appétit, en montrant leurs dents blanches, d'autres fument, d'autres jouent aux cartes, d'autres ont même installé, à la mode méridionale, un jeu de boules. Ils vont, viennent, insouciants, joyeux, et leur langage guttural fait une sourde rumeur.

Les chéchias rouges, qui ressortent crûment sur le ciel bleu, semblent de loin une nuée de coquelicots. Grands, souples, l'allure un peu nonchalante dans leurs capotes de drap gris-bleu, sur lesquelles s'épinglent souvent des médailles, — car beaucoup ont fait campagne aux colonies, — on dirait qu'ils ont des gants noirs, et leurs pieds, mal à l'aise dans les godillots réglementaires, paraissent énormes au bout de leurs jambes maigres. Leurs visages, qui d'abord semblent tous pareils, diffèrent profondément quand on se donne la peine de les examiner. Cheveux crépus, grosses lèvres, mâchoires avançantes, angle du front fuyant, nez écrasé ; certains ont l'aspect typique du vrai nègre. D'autres, au contraire, ont la dépression faciale moins accentuée, le nez presque fin, les lèvres moins débordantes, les oreilles petites, la peau d'un beau gris-noir luisant comme un bronze bien frotté. Et tous ont des yeux étincelants et des dents très blanches. Ils aiment les bijoux et leurs doigts se parent volontiers de larges bagues.

Le linge sèche aux palissades qui entourent le camp ; des visages curieux se collent aux barreaux.

Et nos Sénégalaïs, qui ne sont pas bêtes, qui possèdent la ruse des primitifs, savent mettre à profit la curiosité qui attire les badauds de leur côté.

Familiers, ils s'approchent, causent volontiers, car presque tous comprennent un peu le français et le parlent, un sabir drôlement prononcé. « La soupe ! Y a bon ! Ti veux bonne soupe ? » On rit, on est bien disposé pour ces grands enfants qui ont l'air de diables, mais de bons diables.

Alors ils tirent de leur poche un petit livre graisseux, fort sale, bien usagé, un petit alphabet de commençant, et ils vous le présentent : « A B C D, Ba-ba, Ta-ta, Da-da, Mari, A-ne. » Ils désirent apprendre à lire ; c'est une louable intention, et ils ont trouvé ce moyen de réquisitionner des professeurs bénévoles. Les passants s'arrêtent, amusés. Les gosses enseignent volontiers une leçon apprise, il n'y a pas si longtemps. Les voilà promus à la dignité de professeurs.

On travaille debout, adossés à la palissade, ou bien on s'accroupit tout simplement par terre, à la mode africaine. Les gros doigts noirs frôlent les petits doigts blancs. La frêle voix épèle en même temps que la forte voix : « Ba-ba, Ta-ta. » Le guerrier écoute avec respect son professeur enfantin. L'école en plein air, tant de fois prônée, trouve ici son application.

Les leçons ne sont pas très régulières : le professeur est pris par son travail personnel ou bien il s'attarde à flâner et oublie le pauvre élève. L'élève, de son côté, a des manœuvres, des marches, le tir ; les exercices intellectuels sont délaissés pour des exercices militaires.

Pourtant, cahin-caha, avec un peu de bonne volonté de part et d'autre, au hasard des rencontres, ces braves nègres finissent par apprendre à lire. Leur intelligence s'assimile vite ce qu'on leur enseigne.

Je doute qu'ils deviennent des lettrés ; d'ailleurs, ils n'auraient que faire de leur science, mais ils sauront lire et écrire comme les Français.

Et quand ils retourneront dans leur lointain pays, ils pourront, à leur tour, apprendre ce qu'ils savent à Madame Tirailleur et aux bébés noirs.

Accroupis devant leur case, sous le brûlant soleil du Sénégal, ils raconteront leurs impressions de France.

« Tout là-bas... là-bas... France... bon pays... Bons Blancs donner tabac, bon manger, petits Blancs apprendre lire, Mamans Blancs soigner blessés. Ah ! France ! Y a bon ! (Pages illustrées.)



BIBLIOGRAPHIES

L'Almanach du Père Girard. — Lorsque ces lignes paraîtront dans le *Bulletin pédagogique*, l'*Almanach du Père Girard* sera sorti de presse pour la seconde fois, impatiemment attendu par le personnel enseignant et les écoliers du canton de Fribourg. Publication bien jeune, diront quelques-uns ; peut-on, sans réserves, lui accorder confiance et crédit ? A ceux-là, nous sommes tentés de répondre avec le poète que « aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années ». En effet, l'année dernière déjà, malgré les inévitables tâtonnements du début et les nombreuses vicissitudes de l'heure, l'*Almanach* a conquis de chaudes sympathies dans le monde scolaire. Si un éclatant succès n'a pas couronné les vaillants efforts des initiateurs de l'œuvre, cela a tenu principalement à des causes imprévues sur lesquelles il serait oiseux d'insister.

Le Comité de rédaction de l'*Almanach du Père Girard* a assigné à sa tâche les buts suivants : créer tout d'abord une œuvre fribourgeoise, reflet fidèle de notre vie cantonale, tenant compte de nos mœurs, usages et coutumes, de l'état de notre population et des produits de notre sol, de nos industries locales, de notre commerce particulier, tout en ne négligeant pas les généralités ; mettre entre les mains des élèves un manuel utile et attrayant, instructif et récréatif tout à la fois, auxiliaire du maître dans son enseignement et aide précieuse des écoliers dans l'acquisition des connaissances ; prouver l'activité de la Société de secours mutuel — c'est sous ses auspices que l'*Almanach* a vu le jour — en témoignant du vif intérêt qu'elle porte à tout ce qui a trait au progrès de l'école primaire ; augmenter, cas échéant, les ressources de notre caisse-maladie.

Jusqu'à ce jour, le Comité s'est efforcé de réaliser au mieux les divers points de ce programme. Cette année-ci, notamment, l'*Almanach du Père Girard* se présentera à ses lecteurs muni d'importantes et heureuses modifications. Sous le rapport de l'intérêt et de l'actualité des matières, il ne le cédera à aucun autre agenda. On pourra l'appeler, à juste titre, le *vade mecum* des instituteurs et des élèves. Son prix, fixé à 70 centimes pour l'édition destinée aux écoliers, le met à la portée des bourses les plus modestes. Quel est le papa, quelle est la maman qui refuserait de faire ce joli cadeau à son garçon ou à sa petite fille, à la rentrée des classes ? En plus de l'édition réservée aux maîtres, il